Claude Berger

Pour Marie Leroy

A Verdun, le 17 Février 1916

Ma bien aimée,

Je profite de ce court instant de repos dans un village de l'arrière, dont je n'ai pas le droit de dire le nom, pour t'écrire.

Cela va bientôt faire deux mois que je ne t'ai pas vue. Je suis déterminé pour revenir dans tes bras, tu me manques énormément.

En tout cas, j'espère que toi, tes parents et tous les autres sont en bonne santé ?!

Un de mes compagnons de guerre, Pierre, m'a appris que les animaux de toutes sortes étaient réquisitionnés pour l'approvisionnement en nourriture.

Je ne sais pas sur combien d'hommes j'ai pu tirer, j'ai appris à connaître des inconnus, maintenant, qui sont sans aucun doute, mes confidents, mes amis. Je me répète sans cesse que si je n'avais pas tiré je serais sûrement mort à l'heure qu'il est.

Le bruit incessant des balles et des obus, jours et nuits, résonnent dans ma tête. On m'a appris que la cohésion au front est sans doute la meilleure chose qui soit.

Mes nuits sont de plus en plus courtes et bientôt inexistantes. Hier, mon compagnon, mon confident, mon ami est mort sous mes yeux, l'un des pires moments.

Les rations sont très légères face à nos besoins alimentaires, tous les jours, nous sommes servis dans un vieux bol de pauvres légumes.

Et vous, mangez-vous bien ?

Je crois en cette guerre car nous sommes tous unis, ne t'inquiètes pas pour cela ma douce. Je pense chaque seconde à toi, je reviendrai, je te le promets.

A bientôt Marie, de tout mon cœur.